



**HAL**  
open science

## Entre interprétation et réélaboration : Hjelmslev lecteur du Cours de linguistique générale

Anne-Gaëlle Toutain

► **To cite this version:**

Anne-Gaëlle Toutain. Entre interprétation et réélaboration : Hjelmslev lecteur du Cours de linguistique générale. Dossiers d'HEL, 2013, Les structuralismes linguistiques : problèmes d'historiographie comparée, 3, pp.1-13. hal-01311961

**HAL Id: hal-01311961**

**<https://hal.science/hal-01311961>**

Submitted on 4 May 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Anne-Gaëlle Toutain

Université Paris Diderot, UMR 7597

## Entre interprétation et réélaboration : Hjelmslev lecteur du *Cours de linguistique générale*

Le rapport de Hjelmslev au *Cours de linguistique générale* est éminemment complexe et ambigu, et ce, tant du point de vue du contenu des deux théories saussurienne et hjelmslevienne, que de celui du rapport de Hjelmslev au *Cours de linguistique générale* en tant que texte. Au niveau du contenu en effet, tandis que d'une part l'œuvre hjelmslevienne se présente explicitement comme (et dès lors a souvent été lue comme) une radicalisation de la distinction saussurienne entre *forme* et *substance*, ainsi que, corollairement, de la notion de *valeur*, il apparaît d'autre part que Hjelmslev entend cette distinction de manière tout à fait personnelle, et même, oserons-nous dire, non saussurienne. Il nous semble en effet, ainsi que nous essaierons de le montrer, que les deux démarches saussurienne et hjelmslevienne sont très différentes l'une de l'autre, et répondent à des points de vue opposés : alors que Saussure cherche à rendre compte d'une classe d'*objets*, les *langues*, élaborant pour ce faire un *concept* définitoire de cette classe, le concept de *langue*, Hjelmslev entend élaborer une *méthode* d'analyse des *faits de parole*<sup>1</sup>, et postule pour ce faire l'existence d'un *objet abstrait* et explicatif des faits de langage, la *langue* en tant que système virtuel. C'est ce qui est très nettement formulé par Hjelmslev lui-même dans un article de 1948, « Linguistique structurale<sup>2</sup> », où il distingue entre *objet étudié*, et *objet spécifique*. L'objet étudié correspond au langage saussurien, c'est-à-dire à la langue plus la parole : il est l'objet « dont on part pour dégager l'objet visé<sup>3</sup> ». L'objet visé est quant à lui l'objet spécifique de la linguistique structurale, à savoir la langue en tant que forme, et en dernière analyse l'*espèce langue* contenant en puissance toutes les langues particulières. Cet objet spécifique ou objet visé est posé comme le corollaire de l'hypothèse structurale, hypothèse qui, précise Hjelmslev, est une hypothèse de méthode, qui ne se prononce nullement sur la nature de l'objet à étudier. Ainsi, à l'objet-langue saussurien, qui est un *objet à définir*, et auquel répond un *concept*, se substituent chez Hjelmslev, des *objets à analyser* auxquels répond un *objet visé*, qui est aussi bien la *crystallisation d'une méthode*.

Mais en outre, et c'est le deuxième point de vue, l'histoire de l'appareil conceptuel hjelmslevien ne se laisse pas appréhender comme celle d'une simple appropriation de l'appareil conceptuel saussurien. En effet, si l'on retrace par exemple l'histoire de la distinction *forme/substance* dans l'appareil conceptuel hjelmslevien tel qu'il s'est progressivement élaboré à partir des *Principes de grammaire générale* de 1928, on s'aperçoit qu'en réalité cette distinction, bien loin d'avoir été directement empruntée à Saussure, émerge de la lente réélaboration d'une autre distinction saussurienne, la distinction entre *signifiant* et *signifié*, avant de trouver un support théorique dans la distinction *forme/substance* telle qu'elle apparaît dans le *Cours de linguistique générale*, support théorique dont elle devra ensuite se détacher pour que la perspective proprement hjelmslevienne puisse acquérir la consistance qu'on lui trouve dans les textes glossématiques des années 40 et 50. C'est ainsi que tandis que la spécificité de l'entreprise hjelmslevienne, de même que tout ce qui sépare celle-ci de l'entreprise saussurienne, est sensible dès 1928 et oriente la lecture hjelmslevienne du *Cours de linguistique générale*, l'œuvre hjelmslevienne témoigne en même temps de tout un travail de réélaboration des concepts saussuriens, qu'il s'agit de détacher de leur origine pour qu'ils puissent servir aux fins d'élaboration d'une méthode d'analyse des faits de parole qui sont celles de Hjelmslev.

<sup>1</sup> Notre analyse rejoint ici celle proposée par Sémir Badir (2001) : « La seule réalité maintenue [chez Hjelmslev par rapport à Saussure] est celle du fait de langage, dont l'aspect qui intéresse le linguiste est appelé *fait de parole* et dont le principe fédérateur est appelé *langue* » (124).

<sup>2</sup> Ce texte se trouve dans Hjelmslev, 1971 (29-34).

<sup>3</sup> Hjelmslev, 1971 : 32.

Hjelmslev semble par ailleurs avoir été tout à fait conscient de l'ambivalence de son rapport au *Cours de linguistique générale*, comme en témoigne un autre texte de 1948, « L'analyse structurale du langage<sup>4</sup> ». Dans ce texte en effet, en même temps qu'il se pose comme un continuateur de l'œuvre saussurienne, Saussure étant donné comme « le fondateur de la science moderne du langage<sup>5</sup> », Hjelmslev se présente comme un lecteur peu attaché à la lettre du *Cours de linguistique générale*. Ainsi, il définit tout d'abord la *glossématique* comme une « approche structurale du langage, au sens réel du mot, conçue comme une approche purement relationnelle du schéma du langage, indépendamment de la manifestation dans l'usage linguistique<sup>6</sup> », approche faisant fond sur « l'idée entièrement neuve et réellement féconde<sup>7</sup> » de l'œuvre saussurienne : l'appréhension de la langue comme forme et non comme substance. Puis, après avoir cité la dernière phrase du *Cours de linguistique générale*<sup>8</sup> : « la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même<sup>9</sup> », ainsi que ces mots d'une lettre qu'il reçut de Charles Bally : « Vous poursuivez avec constance l'idéal formulé par F. de Saussure dans la phrase finale de son Cours de linguistique générale<sup>10</sup> », Hjelmslev ajoute :

Toutefois, j'aimerais dire avec force que la théorie glossématique ne doit pas être confondue avec la théorie saussurienne. Il est difficile de connaître dans le détail les conceptions de Saussure, et ma propre approche théorique a commencé à prendre forme il y a bien des années, avant même que j'aie eu connaissance de la théorie saussurienne. La lecture et la relecture des cours de Saussure m'ont confirmé dans plusieurs de mes vues ; mais je considère nécessairement sa théorie sous un angle qui m'est personnel, et je n'aimerais pas m'aventurer trop loin dans l'interprétation de cette théorie. En mentionnant Saussure ici mon intention était de mettre l'accent sur la dette profonde que j'ai contractée à l'égard de son œuvre<sup>11</sup>.

C'est cette complexité du rapport de Hjelmslev au *Cours de linguistique générale* que nous voudrions faire apparaître dans cet article, en proposant une histoire de la distinction hjelmslevienne entre *forme* et *substance*, à partir de notre lecture de textes de Hjelmslev s'échelonnant de 1928 à 1943<sup>12</sup>. Notre analyse tentera corollairement de mettre en lumière la spécificité de la perspective hjelmslevienne, et se fera en deux temps, correspondant aux deux mouvements caractérisant l'histoire de la distinction hjelmslevienne entre *forme* et *substance* : (1) l'émergence de cette distinction du sein de la dichotomie saussurienne *signifiant/signifié*, et (2) la réélaboration ultérieure de la distinction saussurienne *forme/substance*.

### **1. 1928-1936. De la distinction signifiant/signifié à la quadripartition glossématique : émergence de la distinction forme/substance**

Ainsi que nous l'avons posé en introduction, la distinction forme/substance émerge en réalité de la réélaboration de la distinction saussurienne signifiant/signifié. En effet, si la dichotomie forme/substance n'apparaît pour la première fois<sup>13</sup> dans le corpus hjelmslevien qu'en 1936, dans « Essai d'une théorie des

<sup>4</sup> Ce texte fut rédigé par Hjelmslev en anglais, sous le titre « Structural Analysis of Language », et a paru en français dans Hjelmslev, 1971 (35-44). La version anglaise se trouve dans *Studia linguistica I* (69-78), ainsi que dans la première édition des *Essais linguistiques*, datant de 1959 (voir Hjelmslev, 1971 : 13, 35 et 271).

<sup>5</sup> Hjelmslev, 1971 : 35.

<sup>6</sup> Hjelmslev, 1971 : 39.

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> Phrase que l'on sait maintenant être des éditeurs, ce qu'ignorait cependant Hjelmslev. Voir la note 305 de Tullio de Mauro, in Saussure, 1995 : 476-477.

<sup>9</sup> Saussure, 1995 : 317, et, pour la citation, Hjelmslev, 1971 : 40.

<sup>10</sup> Hjelmslev, 1971 : 40.

<sup>11</sup> *Ibid.* On lit également, peu avant : « sous réserve que mon interprétation de la théorie saussurienne soit bonne » (Hjelmslev, 1971 : 39).

<sup>12</sup> Notre corpus ne comprend pas les articles et communications qui n'ont pas été réunis dans les trois recueils d'essais. A partir de ce corpus, il nous a semblé possible de distinguer trois périodes dans la lecture hjelmslevienne de Saussure. Une première période, allant de 1928 à 1939, se caractérise par la *réutilisation* des concepts saussuriens, où ceux-ci se voient modifiés, parfois de manière très profonde, mais sans être explicitement mis en question. La seconde période, allant de 1941 à 1950, est celle de la *réélaboration* proprement dite des concepts saussuriens, dont la théorie hjelmslevienne se démarque explicitement. Enfin, la troisième et dernière période, qui nous semble inaugurée par « La stratification du langage », publié en 1954, et que nous faisons aller jusqu'à la mort de Hjelmslev en 1965, est quant à elle celle de la construction d'une nouvelle représentation de l'objet langue à partir du nouvel appareil conceptuel. Nous nous limiterons ici aux deux premières périodes, seules pertinentes pour notre propos dans la mesure où la perspective proprement hjelmslevienne est en place dès la deuxième période, la troisième ne faisant qu'élaborer plus avant à partir de celle-ci. Nous nous arrêterons en outre, en ce qui concerne la deuxième période, à la date de 1943, qui est celle de la publication des *Prolégomènes à une théorie du langage*, les textes suivants n'apportant rien de plus concernant l'appareil conceptuel hjelmslevien.

<sup>13</sup> On en trouve en réalité une mention dans « Structure générale des corrélations linguistiques », texte publié en 1942, mais datant de 1933. Dans ce texte cependant, la distinction *forme/substance* n'est mentionnée qu'en passant, et sans référence aucune à Saussure : « Le problème qui nous occupe n'est pas un problème *sémantique* mais un problème *structural*. Il ne peut pas être tranché en montant inductivement des actes individuels de la *parole* pour dégager simplement ce qui leur est commun. Il s'agit au contraire de décrire les faits de *langue*, en observant directement les *fonctions*. [...] Pour autant que

morphèmes<sup>14</sup> », qui est le premier texte glossématique de Hjelmslev, la notion de *forme* est quant à elle présente dès les *Principes de grammaire générale*, symptôme du caractère d'emblée très personnel de la compréhension hjelmslevienne du *Cours de linguistique générale*, puisque d'une part cette notion préside à la réélaboration de la distinction saussurienne *signifiant/signifié*, et que d'autre part elle est l'embryon de la notion hjelmslevienne de *forme* telle qu'elle apparaîtra plus tard en opposition à celle de *substance*.

### 1.1. Les *Principes de grammaire générale* : la *forme* entre composant de signe et ordre propre

Ainsi, si Hjelmslev reprend dans les *Principes de grammaire générale* la distinction saussurienne entre *signifiant* et *signifié*, il la modifie dès l'abord profondément par l'introduction de la notion de *forme*, qui est partie prenante de la définition hjelmslevienne du signe.

La *forme*, telle qu'entendue par Hjelmslev dans les *Principes de grammaire générale*, s'oppose d'une part au *signifié*, et d'autre part à la *technique*, ou aspect matériel de la langue. Cette deuxième opposition est une opposition entre *forme grammaticale* et *aspect phonique*. La forme grammaticale est « abstraite et algébrique<sup>15</sup> », elle est le « système des idées-symboles dont dispose le sujet parlant<sup>16</sup> », et « est constituée par le fait que ces idées-symboles [à savoir les morphèmes, et les sémantèmes<sup>17</sup>] sont classées dans notre esprit dans certaines catégories<sup>18</sup> », la langue existant grâce au classement, à la constitution de catégories, activité inhérente à la langue. L'aspect phonique est « concret et conventionnel<sup>19</sup> », il s'agit du « système des phonèmes<sup>20</sup> ». De là une révision du schéma saussurien du signe : le signe linguistique est bien constitué pour Hjelmslev par l'association d'un *signifiant*, ou image acoustique, et d'un *signifié*, ou concept, mais le *signifiant* est lui-même composé de deux éléments : l'image phonique et l'image grammaticale, c'est-à-dire l'aspect phonique et la *forme*, qui peut ainsi être définie comme « tout ce qui, dans le signe, est directement tangible à l'exclusion de tout ce qui y est conventionnel.<sup>21</sup> »

La distinction entre *forme grammaticale* et *aspect phonique* modifie beaucoup la notion saussurienne de *signifiant*. En effet, il n'est plus besoin, pour Hjelmslev, de distinguer comme le fait Saussure entre *son matériel* et *image acoustique*, puisque le son n'est plus que la *matière* dans laquelle la forme se *réalise*. Aussi Hjelmslev peut-il écrire, lorsqu'il est amené à distinguer entre *phonème* et *son* : « F. de Saussure fait une distinction différente entre phonème et son, mais qui nous semble inutile et artificielle. *Cours*, p. 98<sup>22</sup> ». La distinction saussurienne en question est une distinction entre le *son* comme « image acoustique », par opposition au son matériel, et le *phonème*, comme composant du son matériel. C'est qu'en effet, pour Hjelmslev, il importe peu que le son soit matériel ou psychique, car seule compte sa *conventionalité*, c'est-à-dire sa propriété de pouvoir changer du tout au tout sans que cela modifie en quelque façon les mots, dont l'identité est avant tout fonction de la forme<sup>23</sup>. C'est pourquoi aussi Hjelmslev insiste tant sur la tangibilité de la forme :

La forme fait [...] partie du signifiant, et non du signifié.

Ce fait est capital. La linguistique même est à ce prix. Si la forme n'était pas directement tangible dans le signe, si elle appartenait au signifié seul, ce ne serait que par une méthode purement psychologique que l'on pourrait l'étudier. Si la grammaire fait partie de la linguistique et non de la philosophie, c'est dû uniquement au fait que la forme est différente du concept et fait partie de l'expression. C'est la forme seule qui permet de distinguer le signifié de l'idée psychologique

---

les faits sémantiques entrent dans ces considérations, c'est sous l'aspect de *valeurs* et non sous celui de *significations*. Ce qu'on cherche pour chacun des termes, c'est une définition *extensionnelle*, non *intensionnelle*. C'est la forme et non la substance qui compte. » (Hjelmslev, 1985 : 40).

<sup>14</sup> Ce texte ne fut publié qu'en 1938 : il s'agit d'une communication en français au IV<sup>e</sup> Congrès international de linguistes tenu à Copenhague en 1936, dont les actes n'ont paru que deux ans après. Il se trouve dans Hjelmslev, 1971 (161-173).

<sup>15</sup> Hjelmslev, 1928 : 112.

<sup>16</sup> *Ibid.*

<sup>17</sup> Hjelmslev renvoie pour cette distinction à Vendryes, 1968, qui expose celle-ci de la sorte : « Il faut entendre par *sémantèmes* les éléments linguistiques exprimant les idées des représentations [...] et sous le nom de *morphèmes* ceux qui expriment les rapports entre les idées [...] Les morphèmes expriment par conséquent les relations que l'esprit établit entre les sémantèmes. Ceux-ci ne sont que les éléments objectifs de la représentation » (92).

<sup>18</sup> Hjelmslev, 1928 : 112.

<sup>19</sup> Hjelmslev, 1928 : 112.

<sup>20</sup> *Ibid.*

<sup>21</sup> Hjelmslev, 1928 : 115.

<sup>22</sup> Hjelmslev, 1928 : 100 (note 3). Les numéros de pages donnés par Hjelmslev renvoient à la deuxième édition du *Cours de linguistique générale*, dont la pagination est la même que celle de Saussure, 1995.

<sup>23</sup> L'opposition entre *forme grammaticale* et *aspect phonique* relativement à ce caractère de conventionalité est par ailleurs largement exploitée par Hjelmslev. C'est elle en effet qui préside aux développements sur les emprunts d'une langue à l'autre qui ne concernent que la seule forme, à l'exclusion de la technique (voir Hjelmslev, 1928 : 83 sq.), ainsi qu'à l'idée, que la forme est largement identique, d'une langue à l'autre, ce qui permet d'envisager la possibilité d'une grammaire générale (voir Hjelmslev, 1928 : 114-115).

pure, par le fait justement que la forme est directement tangible, c'est-à-dire accessible par une méthode qui n'est pas purement psychologique<sup>24</sup>.

C'est donc, à l'intérieur du signifiant, la *forme* qui permet de distinguer le signifié de l'idée psychologique, à l'exclusion de l'aspect phonique. La véritable distinction, en ce qui concerne le son, se situe donc pour Hjelmslev entre ce qui, dans le son, est de l'ordre de la tangibilité de la forme, et ce qui n'en est pas. Les *Principes de grammaire générale* distinguent ainsi entre le *phonème*, le *son* et le *phonème-signifiant*. Le terme de *phonème* sert à désigner « toute unité phonique (soit simple soit composée) sans égard à sa valeur éventuelle dans le système non-phonique<sup>25</sup> », tandis que le *son* est « un phonème qui n'a pas de valeur en lui-même<sup>26</sup> ». Enfin, « un phonème, qui n'est pas un son, est un signifiant<sup>27</sup> ».

On voit ainsi que la notion de *forme* entraîne, en ce qui concerne le signifiant, une bipartition entre quelque chose d'abstrait, et le concret de sa manifestation. Il est tentant de voir là un premier pas vers la distinction hjelmslevienne entre *forme* et *substance*, et ce d'autant plus que, parallèlement, dans les *Principes de grammaire générale*, on observe comme un dédoublement du pôle de la signification, qui s'accompagne d'une instabilité du concept de *forme*, dont on ne sait si elle est un composant du signe linguistique ou si elle constitue un ordre propre, qui est en passe de se confondre avec la langue elle-même.

On trouve en effet dans les *Principes de grammaire générale* deux tripartitions présidant à la délimitation de la *grammaire* et de la *forme*, mais qui ne se recouvrent pas tout à fait. Aux trois constituants du signe correspondent en effet trois domaines de la linguistique synchronique : la phonologie, la grammaire et la sémantique. C'est ainsi du moins que les choses sont posées au chapitre II, intitulé « La forme grammaticale » :

La forme est un facteur indépendant, et qui doit en principe être étudié indépendamment du phonème et de la signification. La grammaire est en principe indépendante de la phonologie aussi bien que de la sémantique<sup>28</sup>.

Mais en d'autres endroits des *Principes de grammaire générale*<sup>29</sup>, et c'est là la deuxième tripartition, on trouve l'idée que ces trois disciplines correspondent à trois ordres d'étude distincts, ayant pour objet chacun l'un des trois types d'unités linguistiques : la *phonologie* est définie comme la science des *phonèmes*, la grammaire comme celle des *morphèmes* et des *sémantèmes*, ainsi que de la combinaison de ceux-ci, et la lexicologie-sémantique comme la science des *mots*. Il y a donc un hiatus entre ces deux tripartitions, et il est remarquable que ce hiatus ne concerne que les deux ordres de la forme et de la signification. C'est ainsi que si, pour Hjelmslev, la division principale est celle entre phonologie ou « étude des sons<sup>30</sup> » et grammaire ou « étude des idées dans leurs rapports avec les sons<sup>31</sup> », cette « étude des idées dans leurs rapports avec les sons » pose des problèmes de définition. La définition de l'objet de la grammaire est tout d'abord relativement ambiguë. En effet, si la grammaire est toujours pensée comme ayant la forme pour objet, elle est définie tantôt, ainsi qu'on l'a vu, comme la science des morphèmes et des sémantèmes, et tantôt, comme dans les lignes suivantes, comme la science des *catégories* de morphèmes et de sémantèmes :

[...] la grammaire [...] est une théorie de catégories, et plus particulièrement des catégories constituées par les éléments grammaticaux, c'est-à-dire les sémantèmes et les morphèmes<sup>32</sup>.

La forme hésite donc entre deux statuts : liée à la catégorisation, elle est un composant de signe ; ordre des morphèmes et des sémantèmes, elle constitue un ordre propre, délimitant son propre type d'unités. Parallèlement, le domaine de la signification semble se dédoubler. On trouve en effet à la fin du chapitre II, en note, une distinction entre l'ordre significatif ou ordre de la signification des morphèmes et des sémantèmes, explicitement désigné comme l'ordre de la signification en grammaire, et l'ordre sémantique ou ordre de la signification des mots<sup>33</sup>. Mais on retrouve la même distinction au début du chapitre suivant<sup>34</sup>, lors d'un

---

<sup>24</sup> Hjelmslev, 1928 : 116-117.

<sup>25</sup> Hjelmslev, 1928 : 100.

<sup>26</sup> *Ibid.*

<sup>27</sup> *Ibid.*

<sup>28</sup> Hjelmslev, 1928 : 118.

<sup>29</sup> Voir Hjelmslev, 1928 : 94 sq.

<sup>30</sup> Hjelmslev, 1928 : 94.

<sup>31</sup> Hjelmslev, 1928 : 94-95.

<sup>32</sup> Hjelmslev, 1928 : 107.

<sup>33</sup> Voir Hjelmslev, 1928 : 157 (note 2). C'est d'ailleurs pour Hjelmslev l'occasion de s'opposer à Saussure. On trouve en effet dans une note précédente : « C'est à tort aussi que de Saussure a subordonné la lexicologie à la grammaire. *Cours*, p. 186 sv. En réalité, le mot est une unité indépendante des sémantèmes et des morphèmes qui le composent. La lexicologie et la sémantique considèrent le mot comme unité, sans égard à ses éléments, alors que la grammaire a pour objet les sémantèmes et les morphèmes et leurs rapports réciproques, en faisant abstraction du mot en tant que tel. » (Hjelmslev, 1928 : 99, note 2).

<sup>34</sup> Voir Hjelmslev, 1928 : 164.

développement sur les rapports entre forme et signifié, développement qui, précisément, ne traite pas de la signification des morphèmes ou sémantèmes, mais de la significativité des catégories grammaticales. Autrement dit, il s'agit moins d'un dédoublement entre signification des sémantèmes et morphèmes et signification des mots que d'un dédoublement entre rapports *forme/signifié* et rapports *son/idée*. Le premier type de rapport est lié à la notion de *catégorisation*, comme en témoigne le développement sur la significativité des catégories de sémantèmes. En effet, celui-ci se présente comme une défense de la théorie symboliste. Si cette théorie peut être vérifiée, nous dit Hjelmslev, alors l'existence de catégories de sémantèmes devient possible, ces catégories ayant obligatoirement un contenu significatif, dans la mesure où un sémantème est « le résultat d'une association entre le phonème et l'idée<sup>35</sup> » et que donc les catégories de sémantèmes sont des catégories caractérisées par des particularités communes de forme, celles-ci ne pouvant être dégagées que « par des identités phoniques accompagnées par des identités significatives<sup>36</sup> ». Ainsi, il n'est question, dans tout ce développement, que des seuls rapports entre *son* et *idée* et la question des rapports entre *forme* et *signifié* ne peut être maintenue en tant qu'objet du développement que si l'on entend par *forme* l'existence de catégories. Autrement dit, dans ce développement, les sémantèmes ne relèvent pas de la forme. Seule leur catégorisation en relève. Sont donc à nouveau corrélées la notion de *forme* comme composant de signe, et celle de *catégorisation*. Mais le dédoublement de la signification va plus loin puisque par ailleurs le développement sur la significativité des catégories milite en faveur d'une appréhension de la forme comme constituant un ordre propre, en mettant la forme du côté du *relativement motivé*. Hjelmslev voit en effet dans les réflexions saussuriennes sur la limitation de l'arbitraire un argument en faveur de l'existence de ce contenu significatif de la forme :

Les sujets parlants introduisent dans une forme quelconque un certain contenu significatif. L'organisation grammaticale même repose sur ce besoin, et on ignore complètement les limites de cette force qui agit dans le subconscient. La limitation de l'arbitraire, discutée d'une manière si féconde par F. de Saussure, est difficile justement parce qu'il est difficile de savoir dans quelle mesure l'analyse objective recouvre l'analyse subjective et subconsciente. Le signe, qui est arbitraire, peut-être relativement motivé. Dans bon nombre de cas, la motivation peut être entièrement subconsciente ; il faut s'en souvenir pour ne pas affirmer à la légère qu'elle est inexistante<sup>37</sup>.

Or la notion de *relativement motivé* a trait chez Saussure au *mécanisme de la langue*, dont elle est l'angle d'attaque de choix en raison de l'arbitraire du signe, inhérent à la langue :

Tout ce qui a trait à la langue en tant que système demande, c'est notre conviction, à être abordé de ce point de vue, qui ne retient guère les linguistes : la limitation de l'arbitraire. C'est la meilleure base possible. En effet tout le système de la langue repose sur le principe irrationnel de l'arbitraire du signe [...] on adopte le point de vue imposé par la nature même de la langue, en étudiant ce mécanisme comme une limitation de l'arbitraire<sup>38</sup>.

Ainsi la forme hjelmslevienne semble-t-elle correspondre à ce que Saussure entend par mécanisme de la langue. Autrement dit, la *forme*, chez Hjelmslev, n'est par certains côtés rien d'autre que *la langue elle-même*, y compris lorsqu'elle est définie par la catégorisation. C'est ce que donnent d'ailleurs à penser certaines pages des *Principes de grammaire générale*<sup>39</sup>, où Hjelmslev affirme l'existence de catégories phoniques, sémantiques et lexicologiques, ce qui suggère l'indépendance des trois ordres phonique, grammatical et sémantique.

Ainsi, la distinction signifiant/signifié est-elle profondément modifiée par l'introduction du concept de forme, modification qui a pour effet de dissoudre le concept de langue que mettait en place la distinction saussurienne entre signifiant et signifié au profit de celui de forme. On a vu en effet comment se profilait dès ce texte de 1928, à tout le moins pour le pôle du signifiant, la distinction entre forme et substance, en même temps que se dédoublait le domaine de la signification, instituant la forme comme une notion ambiguë, à la fois composant de signe et ordre propre qui se confond avec la langue. Il est clair, dès lors, que la définition saussurienne de la langue comme « domaine des articulations<sup>40</sup> », à laquelle répond chez Saussure le concept de

---

<sup>35</sup> Hjelmslev, 1928 : 173.

<sup>36</sup> Hjelmslev, 1928 : 171.

<sup>37</sup> Hjelmslev, 1928 : 168.

<sup>38</sup> Saussure, 1995 : 182-183.

<sup>39</sup> Voir Hjelmslev, 1928 : 118-120, et 213.

<sup>40</sup> Saussure, 1995 : 156. Nous désignons par le terme d'*articulation* la notion saussurienne de « division-combinaison », division des deux masses amorphes de la pensée et du son en unités, combinaison de la pensée et du son en un *articulus*. Il est clair que l'on pourrait ici nous reprocher de forcer un peu la terminologie saussurienne, dans la mesure où le terme d'*articulation* est toujours employé dans les textes de Saussure, tant dans les *Écrits de linguistique générale*, que dans les notes d'étudiants et le *Cours de linguistique générale*, au sens de « délimitation d'unités ». Cependant, cette délimitation d'unités apparaît toujours comme inséparable et concomitante de l'union du son et de l'idée, union à laquelle le terme d'*articulation* peut aussi bien convenir, pris cette fois au sens d'« assemblage de pièces », ce pour quoi nous avons décidé de nous en servir pour désigner cette « division-combinaison » qu'est la langue saussurienne. Nous nous sommes par ailleurs sentie confortée dans ce choix par deux textes, émanant, pour le premier, d'un linguiste, et pour le second, d'un psychanalyste. Il s'agit d'une part d'un texte de Claudine Normand (1995), où l'on trouve l'idée selon laquelle le terme d'*articulation* est une métaphore qui renvoie à la division-jonction constitutive des unités de la langue : « *Articulation*

forme, et que la distinction *signifiant/signifié* vise, entre autres, à constituer, est dès l'abord perdue, ce pour quoi la distinction *forme/substance*, telle qu'elle apparaît dans le *Cours de linguistique générale*, ne pourra être entendue par Hjelmslev que de manière biaisée.

## 1.2. La Catégorie des cas et « Sur les principes de la phonématique » : vers la quadripartition glossématique

*La Catégorie des cas*, publié en deux livraisons en 1935 et 1937, et « Sur les principes de la phonématique<sup>41</sup> », datant de 1935<sup>42</sup>, tentent de manière chaque fois différente d'articuler les deux statuts que nous venons de reconnaître à la notion hjelmslevienne de *forme* de 1928.

Dans *La Catégorie des cas*, le signe linguistique est posé comme étant analysable en unités relevant d'ordres différents, ordres qui sont ses « diverses couches<sup>43</sup> ». Ces diverses couches sont : la *forme*, « partie à la fois tangible et non-conventionnelle du signe linguistique<sup>44</sup> », ni extérieure, ni intérieure, le *contenu*, « fait intérieur (non-tangible) du signe<sup>45</sup> » et l'*expression*, « fait extérieur (tangible et conventionnel) du signe<sup>46</sup> » qui correspond à ce qu'on appelle traditionnellement l'*aspect phonique*. Les unités formelles sont, comme dans les *Principes de grammaire générale*, les *sémantèmes* et les *morphèmes*, tandis que les unités expressives sont désignées par les termes de *formatif* et de *formant*. On note ainsi deux modifications majeures par rapport au texte de 1928 : d'une part, l'abandon, pour le schéma du signe, des termes de *signifiant* et de *signifié*, remplacés par ceux d'*expression* et de *contenu*, et d'autre part l'idée d'un signe tripartite, et non plus bipartite, fût-ce, comme dans les *Principes de grammaire générale*, avec bipartition secondaire de l'une des deux faces du signe linguistique. Il est remarquable que le changement terminologique intervienne au moment où la binarité du signe linguistique est abandonnée, et où les composants du signe linguistique sont clairement pensés comme définissant des ordres propres, et ce d'autant plus que les termes de *signifiant* et de *signifié* ne sont pas tout à fait abandonnés par Hjelmslev, et qu'ils reviennent significativement dès qu'il s'agit de penser le *fait proprement linguistique* de la combinaison du son et de l'idée :

[...] si l'expression est sans importance pour la définition des faits linguistiques, les faits différentiels de l'expression sont indispensables lorsqu'il s'agit de reconnaître ce qui est de la langue et ce qui n'en est pas. Les différences linguistiques sont définies comme des différences du signifiant accompagnées de différences du signifié<sup>47</sup>.

Ou encore :

L'unité linguistique est définie comme une valeur exprimée ; le critérium de son caractère linguistique est qu'elle est constituée par le rapport d'un signifiant à un signifié<sup>48</sup>.

On prêterait attention à cette expression de *valeur exprimée*, qui témoigne de la déconnexion, dans la théorie de Hjelmslev, de la *valeur* et du *signifiant*, tout à fait lisible dans le raisonnement suivant, qui vise précisément à établir l'indépendance de la forme et de l'expression :

Tout fait linguistique est un fait de valeur et ne peut être défini que par sa valeur. Un fait linguistique se définit par la place qu'il occupe dans le système, et cette place lui est assignée par la valeur. Pour les éléments et les catégories significatifs, la valeur est identique au minimum différentiel de signification. Il s'ensuit qu'une catégorie grammaticale

---

relèverait donc du cas de figure où il serait possible de se fier simplement à l'intuition, intuition des unités de la langue comme division et jonction. Mais c'est bien cela, précisément, qu'il s'agit de conceptualiser, car *articulé* ne dit que cette union sans l'expliquer, et par là c'est bien un terme métaphorique, en quelque sorte masqué. S'il n'est jamais présenté comme tel, il est clair, dans le chapitre IV en tout cas, que son rôle est purement descriptif : appeler la langue "le domaine des articulations" c'est, en quelque sorte, ajouter une légende au schéma de la pensée et du son, c'est imaginer "ce fait en quelque sorte mystérieux, que la pensée-son implique des divisions et que la langue élabore ses unités en se constituant entre deux masses amorphes." (p. 156)' » (82-83). Le deuxième texte, d'autre part, est le livre d'Alain Manier sur la psychose (1995), où on lit notamment : « [...] la structure même du langage est double ; sa fonction est d'articulation. Et il n'y a de langage que dans l'articulation arbitraire et socialement codée du double premier : pensée-son » (38).

<sup>41</sup> Ce texte fut rédigé par Hjelmslev en anglais, sous le titre « On the Principles of Phonematics ». Le texte anglais se trouve dans Hjelmslev, 1973 (157-162), sa traduction française dans Hjelmslev, 1985 (133-138).

<sup>42</sup> Ce texte a été publié en 1937 dans les *Proceedings of the Second International Congress of Phonetic Sciences*, mais la communication elle-même date de 1935. Voir Hjelmslev, 1971 : 261.

<sup>43</sup> Hjelmslev, 1972 : XII.

<sup>44</sup> *Ibid.*

<sup>45</sup> *Ibid.*

<sup>46</sup> *Ibid.*

<sup>47</sup> Hjelmslev, 1972 : 20.

<sup>48</sup> Hjelmslev, 1972 : 90.

ne peut être définie que par quelque trait significatif. Le caractère particulier de l'expression est toujours sans aucune importance pour la définition linguistique<sup>49</sup>.

Ainsi pour Hjelmslev l'expression n'est-elle que la matérialisation contingente d'une forme préexistante, et l'on voit clairement ici comment la substance se profile derrière la forme. Ce fait est d'autant plus remarquable qu'il semble que la distinction *forme/substance* soit également à l'horizon des développements sur les rapports entre *forme* et *contenu*, auxquels s'intéresse avant tout *La Catégorie des cas* dans la mesure où « en grammaire c'est le contenu et non l'expression qui décide<sup>50</sup> ». A la tripartition du signe linguistique s'articulent en effet ici les deux distinctions hjelmsleviennes entre *valeur* et *signification*, et entre définition *intensionale* et définition *extensionale* : *valeur* et *extensional* sont corrélés à la notion de *forme*, tandis que *signification* et *intensional* leur répondent respectivement dans la série du *contenu*. La *valeur* est définie comme une *signification fondamentale*, une notion abstraite subsumant les emplois concrets, qui est trouvée par une observation des faits selon une analyse objective, une *induction*<sup>51</sup>. Elle se définit en termes d'*étendue*, tandis que la *signification* se définit en termes de *contenu*, ce pourquoi la *signification* est plus universelle que la *valeur*<sup>52</sup>. Or ces deux distinctions entre *valeur* et *signification* et entre *extensionale* et *intensionale* se trouvent également corrélées avec la distinction *langue/parole*<sup>53</sup>. S'esquisse ainsi ici une articulation des deux distinctions *langue/parole* et *forme/contenu*, dont on sait qu'elle prévaudra dans les textes postérieurs, puisque celles-ci seront toutes deux pensées sur le modèle de la distinction *forme/substance*.

« Sur les principes de la phonématique » articule d'une manière un peu différente les deux statuts que nous avons reconnus à la *forme* hjelmslevienne. Il est en effet question dans ce texte de trois ordres : l'ordre des éléments *phonématiques*, celui des éléments *grammaticaux*, et celui des éléments *lexicaux*, ordres auxquels est appliquée en second lieu la tripartition *expression/forme/contenu*<sup>54</sup> : chaque élément phonématique, grammatical et lexical a une expression, une forme et un contenu. Ainsi, le *contenu* d'un élément grammatical d'expression correspond au « rôle fonctionnel joué par cette unité dans la langue, [à] son but ou sa destination dans l'économie grammaticale de la langue<sup>55</sup> », et son *expression* à « la manière dont cette unité est symbolisée ou matérialisée<sup>56</sup> ». Quant à sa *forme*, elle correspond à « la place occupée par cette unité dans le système de la langue<sup>57</sup> », et « est définie par la *valeur*, c'est-à-dire par le minimum différentiel de contenu nécessaire pour distinguer cette unité des autres unités du même type<sup>58</sup> », dépendant ainsi des oppositions. De même, le *contenu* d'un phonème est son « rôle fonctionnel dans l'économie phonématique de la langue<sup>59</sup> », son *expression*, « une certaine symbolisation ou matérialisation<sup>60</sup> », et sa *forme* correspond à la place qu'il occupe dans le système phonématique, « qui dépend à son tour de sa *valeur* phonématique<sup>61</sup> ». Ainsi, si dans *La Catégorie des cas*, la *valeur* avait été déconnectée du signifiant, on les trouve ici à nouveau en lien, mais parce que celui-ci est devenu un ordre propre, différent de l'ordre grammatical, et de l'ordre lexical. Le principe de la triple tripartition permet cependant de maintenir l'idée de *matérialisation*, dont on a vu qu'elle venait dans *La Catégorie des cas* à la place de la connexion entre *valeur* et *signifiant*. C'est cette dernière dimension qui prévaudra avec la quadripartition des textes glossématiques, et « Sur les principes de la phonématique » aura permis de réintroduire l'*expression* dans la *forme*, ou aussi bien, la *forme* dans l'*expression*. On trouve d'ailleurs dans « Sur les principes de la phonématique » une connexion entre la distinction *forme/expression* et la dichotomie *langue/parole*, tout à fait parallèle à celle qui avait été établie dans *La Catégorie des cas* entre les deux distinctions *forme/contenu* et *langue/parole* par l'intermédiaire de l'opposition *valeur/signification*. En effet, la phonématique, qui s'occupe de la *valeur*, traitant ainsi les phonèmes comme des éléments du système de la langue, est posée par Hjelmslev comme une théorie des *normes* et *systèmes* phonématiques (chez Hjelmslev, pôle de la *langue*<sup>62</sup>), par opposition à la phonétique et à la phonologie qui sont des théories de l'*usage*

<sup>49</sup> Hjelmslev, 1972 : 20.

<sup>50</sup> Hjelmslev, 1972 : 139.

<sup>51</sup> Hjelmslev, 1972 : 85-86.

<sup>52</sup> Hjelmslev, 1972 : 102-103.

<sup>53</sup> Cette corrélation date de « Structure générale des corrélations linguistiques ».

<sup>54</sup> Il n'est question dans cet article que des seuls éléments grammaticaux et phonèmes, mais nous pouvons inférer l'application de la tripartition à l'ordre des éléments lexicaux de la phrase introductive des développements sur les éléments grammaticaux et les phonèmes : « Les éléments phonématiques, grammaticaux et lexicaux sont à la fois des phénomènes internes et externes. » (Hjelmslev, 1985 : 134).

<sup>55</sup> Hjelmslev, 1985 : 134.

<sup>56</sup> *Ibid.*

<sup>57</sup> *Ibid.*

<sup>58</sup> *Ibid.*

<sup>59</sup> *Ibid.*

<sup>60</sup> *Ibid.* Nous modifions ici légèrement la traduction de Jean-Pierre Barrois, qui donne « une certaine symbolisation de la matérialisation ». En effet, le texte original est : « a certain symbolization or materialization » (Hjelmslev, 1973 : 158), de manière symétrique à « the way in which this unit is symbolized or materialized » (*ibid.*), que Jean-Pierre Barrois a traduit par « la manière dont cette unité est symbolisée ou matérialisée » (voir *infra*).

<sup>61</sup> Hjelmslev, 1985 : 134.

<sup>62</sup> Avec, bien sûr, toutes les modifications que cela suppose, mais là n'est pas notre présent propos.

phonématique (c'est-à-dire de la *parole*<sup>63</sup>) dans la mesure où elles s'occupent de l'*expression*, du « choix des symboles adoptés par l'usage<sup>64</sup> ».

Ainsi dans ces deux textes Hjelmslev achève-t-il, en donnant la primauté à la considération de la *forme* comme *ordre propre*, de décomposer le signe saussurien, processus amorcé dans les *Principes de grammaire générale*. Il ouvre ainsi la voie à la quadripartition glossématique, qui sera mise en place dans « Essai d'une théorie des morphèmes », texte où apparaît également pour la première fois la distinction saussurienne entre *forme* et *substance*. La langue est en effet définie dans ce texte comme « une forme organisée entre deux substances, dont l'une lui sert de *contenu* et l'autre d'*expression*<sup>65</sup> », définition qui s'accompagne d'une référence explicite au *Cours de linguistique générale*<sup>66</sup>. La langue est donc, à partir de 1936, pensée comme une *forme*, à laquelle répond une *substance*. Cette opposition entre *forme* et *substance* est entendue par Hjelmslev, ainsi qu'on vient de le voir, selon le modèle *incorporel/matériel*, qu'il a en quelque sorte « plaqué » sur la distinction saussurienne *forme/substance*, distinction qu'il lui faudra pourtant, ainsi qu'on va le voir, s'approprier.

## 2. 1936-1943. La langue comme forme : de l'objet à la méthode

La dichotomie *forme/substance* apparaît à deux reprises dans le *Cours de linguistique générale*, les deux fois dans le chapitre sur « La valeur linguistique »<sup>67</sup>, et la première mention de cette distinction se trouve dans la fiction théorique qui ouvre ce chapitre, à savoir le paragraphe intitulé « La langue comme pensée organisée dans la matière phonique ». Or ce passage répond à ce que nous appellerions une *perspective étimologique*, dans la mesure où la fiction théorique qu'il propose permet d'envisager le moment (certes tout théorique) de constitution de la langue, c'est-à-dire que s'y trouvent énoncées les conditions de fonctionnement de la langue, ce qu'il faut qu'il advienne pour qu'il y ait langue, autrement dit, d'une certaine manière, les *causes* de la langue. Il intègre ainsi, au moins par abstraction, la dimension du temps. C'est d'une telle perspective que Hjelmslev va devoir travailler à « décoller » les concepts de *forme* et *substance*, afin de les faire répondre à sa propre perspective, quant à elle analytique, puisqu'elle vise à l'élaboration d'une méthode d'analyse des faits de parole. Ce passage progressif de l'*objet* (saussurien), à définir, à la *méthode* (hjelmslevienne) nous semble comporter deux temps principaux. Tout d'abord, l'introduction du concept de *matière* va permettre à Hjelmslev de dédoubler la substance saussurienne, se donnant ainsi les moyens de se détacher de la perspective étimologique saussurienne. Dans un deuxième temps, l'élaboration d'une pensée de la forme comme notion d'épistémologie générale, et, parallèlement, le développement des notions de *structure* et de *fonction*, rendront de plus en plus consistante la perspective analytique.

### 2.1. Forme, substance et matière : vers une perspective analytique

« Accent, intonation, quantité<sup>68</sup> », datant de 1937, est tout à fait symptomatique d'une ambiguïté entre les deux perspectives étimologique et analytique, dans la mesure où y cohabitent une définition de la langue héritée de Saussure bien que d'un contenu très éloigné de la vision saussurienne de la langue, et une appréhension de la langue comme une abstraction explicative des faits de parole. D'une part en effet, la définition de la langue donnée dans ce texte est une véritable réécriture de la fiction théorique du *Cours de linguistique générale*. On lit ainsi :

La langue est une forme qui sert d'intermédiaire entre une expression et un contenu, et elle comporte par suite deux sortes d'éléments morphologiques ou de glossèmes : ceux qui forment l'expression et ceux qui forment le contenu. Les cénématèmes forment l'expression ; sans les cénématèmes il n'y aurait ni phonèmes, ni graphèmes ; il n'y aurait qu'une masse sans forme, une **masse amorphe** de sons ou de traits d'écriture. Les glossèmes qui forment le contenu (les glossèmes comportant une signification) peuvent être appelés plérematèmes [...] ; sans eux **la pensée** resterait une **masse amorphe** sans articulations. **Pris en eux-mêmes**, les plérematèmes sont dénués d'expression, tout comme les cénématèmes sont, **pris en eux-mêmes**, dénués de contenu. Pour qu'il y ait rapport mutuel entre le contenu et

<sup>63</sup> Voir la note précédente.

<sup>64</sup> Hjelmslev, 1985 : 135.

<sup>65</sup> Hjelmslev, 1971 : 161.

<sup>66</sup> Hjelmslev renvoie ici à Saussure, 1995 : 155-169, c'est-à-dire au chapitre IV de la deuxième partie, intitulé « La valeur linguistique ».

<sup>67</sup> Voir Saussure, 1995 : 157 (« La linguistique travaille donc sur le terrain limitrophe où les éléments des deux ordres se combinent ; cette combinaison produit une forme, non une substance. »), et 169 (« Autrement dit, la langue est une forme et non une substance (voir p. 157). »).

<sup>68</sup> Ce texte se trouve dans Hjelmslev, 1973 (181-222).

l'expression, il faut une chaîne de cénématèmes correspondant à une chaîne de plérématèmes. [...] La correspondance entre le contenu et l'expression s'opère par un rapport d'**unité** à unité, non par un rapport d'élément à élément<sup>69</sup>.

Hjelmslev reprend ici la perspective étiologique saussurienne, tout en thématissant, dans la droite ligne des textes précédents, la dimension de l'*information*, qui se substitue à celle, saussurienne, de l'*articulation*. Mais d'autre part, on lit un peu plus loin ces lignes, qui sont, quant à leur formulation, en contradiction flagrante avec les développements que l'on vient de lire sur la quadripartition glossématique :

De la masse amorphe et infiniment variée de l'expression les cénématèmes sont extraits par une série bien définie d'opérations successives dont le but est une réduction. Par opposition aux mouvements physiques (sons, traits d'écriture, etc.) qui concourent pour les exprimer, les cénématèmes sont des éléments constants et irréductibles. La réduction n'est achevée qu'au moment où l'élément obtenu est maximal du point de vue paradigmatique – renfermant autant de variantes que possible – et minimal du point de vue syntagmatique – les cénématèmes étant les parties les plus petites dans lesquelles on peut, par une analyse glossématique, décomposer la chaîne parlée (ou écrite)<sup>70</sup>.

Il est tout à fait significatif que bien que l'on retrouve l'expression *masse amorphe*, les rapports entre *forme* et *substance* soient ici envisagés dans le sens inverse de la perspective saussurienne adoptée par Hjelmslev dans sa définition de la langue. En effet, il ne s'agit plus ici de la fiction théorique de la constitution de la langue entre deux masses amorphes, à laquelle répondait dans la théorie hjelmslevienne celle de l'information de la substance par la langue, mais de l'analyse de la substance pour arriver à la forme. Autrement dit, il ne s'agit pas de la même substance : on est passé de la substance ontologique préexistante à la langue à l'objet de l'analyse, qui se présente sous une forme matérielle, et dont il s'agit d'extraire la forme. La forme apparaît ainsi comme une *abstraction explicative* des faits de langage, répondant cette fois à une perspective analytique. Le reste de l'article met par ailleurs en place une véritable *hiérarchie formelle explicative*, avec l'opposition entre *chaînon actualisé* et *chaînon idéal*<sup>71</sup> : le chaînon idéal constitue la réalité fondamentale, et il permet d'expliquer le chaînon actualisé, qui est derrière le chaînon manifesté. Et si l'on retrouve, dans cette nouvelle perspective explicative, les rapports entre *contenu* et *expression*, c'est en tant qu'ils définissent une *procédure d'analyse*, celle de la *commutation*<sup>72</sup> :

La principale de ces opérations [...] est celle que nous avons appelée la commutation, et qui consiste à reconnaître autant de cénématèmes qu'il y a des éléments qui en se substituant l'un à l'autre peuvent entraîner un changement du contenu<sup>73</sup>.

« Sur les rapports entre la phonétique et la linguistique<sup>74</sup> » (1938), tout en se caractérisant par la même ambiguïté entre les deux perspectives étiologique et analytique que « Accent, intonation, quantité », introduit cependant un nouveau concept, celui de *matière*<sup>75</sup>, qui permet de clarifier un peu les choses :

---

<sup>69</sup> Hjelmslev, 1973 : 184-185. C'est nous qui soulignons : nous avons mis en gras les termes évoquant immédiatement le passage concerné du *Cours de linguistique générale* : « Psychologiquement, abstraction faite de son expression par les mots, notre **pensée** n'est qu'une **masse amorphe** et indistincte. [...] **Prise en elle-même, la pensée** est comme une nébuleuse où rien n'est nécessairement délimité. Il n'y a pas d'idées préétablies, et rien n'est distinct avant l'apparition de la langue [...] La substance phonique n'est pas plus fixe ni plus rigide ; ce n'est pas un moule dont la pensée doit nécessairement épouser les formes, mais une matière plastique qui se divise à son tour en parties distinctes pour fournir les signifiants dont la pensée a besoin. Nous pouvons donc représenter [...] la langue [...] comme une série de subdivisions contiguës dessinées à la fois sur le plan indéfini des idées confuses [...] et sur celui non moins indéterminé des sons [...] ; Le rôle caractéristique de la langue vis-à-vis de la pensée n'est pas de créer un moyen phonique matériel pour l'expression des idées, mais de servir d'intermédiaire entre la pensée et le son, dans des conditions telles que leur union aboutit nécessairement à des délimitations réciproques d'unités. [...] il s'agit de ce fait en quelque sorte mystérieux que la "pensée-son" implique des divisions et que la langue élabore ses **unités** en se constituant entre deux **masses amorphes** [...] On pourrait appeler la langue le domaine des **articulations** [...] La linguistique travaille donc sur le terrain limitrophe où les éléments des deux ordres se combinent ; *cette combinaison produit une forme, non une substance.* » (Saussure, 1995 : 155-157, nous soulignons).

<sup>70</sup> Hjelmslev, 1973 : 186-187.

<sup>71</sup> Voir Hjelmslev, 1973 : 203-205, 209-210, 212, 216.

<sup>72</sup> Voir à ce propos Ducrot, 1967. Pour Ducrot en effet, la commutation est dans la théorie hjelmslevienne le seul lien existant entre *contenu* et *expression*. Il défend en outre, en lien avec cette thèse, l'idée que la langue hjelmslevienne, à la différence de celle des phonologues, n'a aucune finalité particulière.

<sup>73</sup> Hjelmslev, 1973 : 187.

<sup>74</sup> Ce texte fut rédigé par Hjelmslev en allemand, sous le titre « Über die Beziehungen der Phonetik zur Sprachwissenschaft ». Le texte original se trouve dans Hjelmslev, 1973 (223-238), tandis que le texte français se trouve dans Hjelmslev, 1985 (149-163).

<sup>75</sup> Ce concept est emprunté à Humboldt (voir Hjelmslev, 1985 : 151). Il est rendu par le mot *sens* dans la traduction française de *Omkring sprogteoriens grundlæggelse (Prolégomènes à une théorie du langage)*, due à Una Canger, qui est le seul texte français de Hjelmslev où ce concept est rendu par *sens* et non par *matière*. Le concept de *matière* apparaît chez Hjelmslev dans quatre textes (nous ne nous prononçons pas pour les articles et communications de Hjelmslev non réunis dans les trois recueils d'essais) : « Sur les rapports entre la phonétique et la linguistique », *Prolégomènes à une théorie du langage*, « La stratification du langage » (1954) et *Résumé of a Theory of Language* (Résumé d'une théorie du langage, 1943-1965, éd.

Les sons en tant que données physiques sont la matière de l'expression qui est spécifiquement imprimée par la forme de l'expression linguistique et, du même coup, se présente comme une substance face à la forme. Aussi longtemps qu'on considère la matière en tant que telle, on est en présence de phénomènes physiques ; dès qu'on considère la matière en tant que substance subordonnée à la forme, on est en présence des sons du langage. [...] Dans le monde des idées aussi, la langue, en informant la matière, pose des frontières [...] Cette mise en forme du contenu transforme la matière du contenu en substance du contenu, et les idées deviennent des idées langagières, c'est-à-dire des concepts<sup>76</sup>.

On retrouve ici la perspective étimologique, mais le concept de matière permet de distinguer entre *substance ontologique*, préexistante à la langue, et *substance linguistique*, dépendante de la langue comme forme. Dès lors, la perspective analytique, que l'on retrouve par ailleurs dans ce texte, acquiert une toute autre consistance :

La reconnaissance du son du langage s'effectue donc au prix d'une abstraction, en écartant certains aspects de la matière phonétique donnée, qui paraissent sans pertinence pour la forme linguistique, et en considérant que d'autres aspects sont au contraire pertinents ; on les considère ainsi tantôt comme genre proche, tantôt comme différence spécifique par rapport aux paramètres définitoires du son du langage. On met en jeu, dans cette analyse, le "principe de la pertinence abstractive" selon l'expression de K. Bühler ; la matière du langage est traitée comme substance pour une forme linguistique. [...] L'opération intellectuelle d'abstraction par laquelle nous passons de la matière de l'expression à la forme de l'expression est très exactement analogue à celle qui, dans le domaine du contenu, fait passer de la matière du contenu à la forme du contenu. [...] Toute forme linguistique du contenu, tout concept linguistique doit être défini de telle sorte qu'on écarte certains éléments de signification comme variantes sémantiques, et au contraire qu'on intègre les autres, comme paramètres pertinents, à la définition<sup>77</sup>.

C'est en effet du passage de la *matière* à la *forme*, et non plus, comme dans « Accent, intonation, quantité », de celui de la *substance* à la *forme*, que rend compte à présent la notion d'*abstraction*, de sorte que s'ouvre aux rapports *forme/substance* un espace nouveau et autonome par rapport aux données soumises à l'analyse. C'est ainsi qu'émerge, comme on va le voir, la notion de *structure*, parallèlement à l'élaboration de plus en plus poussée de la notion de *fonction*, ainsi que d'une pensée de la forme comme notion d'épistémologie générale.

## 2.2. *Forme, structure et fonction : la forme comme notion d'épistémologie générale*

Le concept de *matière* est absent de « La structure morphologique<sup>78</sup> » (1939). On retrouve cependant dans ce texte la notion de *masse amorphe*, cette fois clairement située sur le plan de l'analyse, où elle se trouve éliminée comme *inconnaisable* :

Prise au pied de la lettre, *structure morphologique* est une dénomination à la fois trop vaste et nettement pléonastique. Il n'y a ni structure sans forme, ni forme sans structure. Le problème de la structure morphologique est le problème de la *forme* tout court. La connaissance d'un objet présuppose la connaissance d'une forme et a lieu par l'intermédiaire d'une forme. Le phénomène amorphe n'a aucune existence (existence = connaissance immédiate possible). Connaître la véritable nature d'un objet est trouver la forme dont il est fonction. En l'espèce, le problème de la *forme* linguistique est le problème linguistique (sémiologique) dans son intégralité absolue. La langue est une forme et rien de plus. [...] l'expression comporte une forme aussi bien que le contenu. La forme de l'expression s'ajoute à celle du contenu. Tout dans la langue est forme. Toute linguistique est morphologie. [...] La forme est définie par les fonctions et s'oppose à la *substance* [...] Une substance ne se reconnaît que par une forme, apriorique ou aposteriorique<sup>79</sup>.

On voit que cette élimination va de pair avec la considération de la *forme* comme une notion d'épistémologie générale : la *forme* devient la condition de la connaissance de l'objet, et dès lors, la considération de la langue comme une *forme* est une proposition d'ordre plus méthodologique que définitoire. En effet, elle ne vise en réalité pas tant la langue que la connaissance elle-même, aux modalités et conditions de possibilité de laquelle elle renvoie. On observe dans le même temps la mise en place de la notion de *structure*, qui va tendre, ainsi qu'on le verra, à se substituer à celle de *forme*. La *forme* est en effet de plus en plus envisagée comme un simple *fonctif*<sup>80</sup> de la fonction existant entre *forme* et *substance*, tandis que la notion de *structure*, définie comme un *réseau de fonctions*<sup>81</sup>, semble plus englobante.

---

1975, traduit partiellement en français par François Rastier dans Hjelmslev, 1985). Les termes allemand, danois, français et anglais utilisés par Hjelmslev sont respectivement *Stoff* (« étoffe, matière, matériau »), *mening* (« sens, intention, but, dessein, raison logique, opinion »), *matière* et *purport* (« signification, portée, teneur, but »).

<sup>76</sup> Hjelmslev, 1973 : 151-152.

<sup>77</sup> Hjelmslev, 1973 : 152.

<sup>78</sup> Ce texte se trouve dans Hjelmslev, 1971 (122-147).

<sup>79</sup> Hjelmslev, 1971 : 141.

<sup>80</sup> Un *fonctif* est l'un des deux termes d'une fonction. Ce terme apparaît seulement en 1943, dans les *Prolégomènes à une théorie du langage*, mais la notion est déjà, à peu de choses près, présente dès 1939.

<sup>81</sup> Voir Hjelmslev, 1971 : 122-123.

C'est justement en termes de *fonction* que sont envisagés dans « La structure morphologique », ainsi que dans un autre texte de 1939, « La notion de rection<sup>82</sup> », les rapports entre contenu et expression, appréhendés sous les espèces de la notion de *fonction sémiologique*. Or on retrouve, dans les développements concernant la fonction sémiologique, la coexistence signalée dans les textes précédents entre les deux perspectives étimologique et analytique. D'une part en effet, la fonction sémiologique est appréhendée d'un point de vue étimologique, puisqu'elle est pensée en tant que constitutive de la langue : « le point de vue structural [...] met la fonction sémiologique au premier plan et la considère comme le trait constitutif de la langue<sup>83</sup> ». La fonction sémiologique, à laquelle s'adjoint dans la structure de la langue deux autres types de fonctions, la *manifestation* ou fonction existant entre forme et substance, et les fonctions des catégories, ou *fonctions de forme*, est ainsi pour Hjelmslev la fonction fondamentale :

Le système linguistique est un système sémiologique. Dans un tel système, la fonction principale, celle qui sert à différencier le système sémiologique de tout autre système et qui en constitue la *differentia specifica* et le trait fondamental, est la fonction qui établit le *signe* en tant que tel, la fonction qui réunit le signifiant et le signifié ou l'expression et le contenu, en d'autres termes, le lien qui réunit chaque signifié avec son ou ses signifiant(s) respectif(s), et inversement, et le fait même qu'une pensée peut devenir signifié et qu'une phonation peut devenir signifiant<sup>84</sup>.

Et l'on retrouve alors le *fait linguistique* de la conjonction du signifiant et du signifié, ainsi que, de manière significative, les termes mêmes de *signifiant* et de *signifié*. Ce fait linguistique, c'est la constitution du signe, pensée comme étant en même temps information de la substance. Mais d'autre part, on trouve dans ces quatre textes un autre type de définition de la fonction sémiologique, qui répond à un point de vue analytique. Ainsi lit-on un peu plus loin :

La fonction sémiologique fondamentale sert à distinguer les deux classes les plus larges et les plus simples de la langue : le plan du contenu (du signifié) et celui de l'expression (du signifiant)<sup>85</sup>.

La fonction sémiologique est donc à la fois ce qui constitue la langue (point de vue étimologique) et ce qui en permet l'analyse (point de vue analytique). Et il semble que ce soit dans cette dualité de la notion de fonction que s'opère le glissement hjelmslevien de l'objet à la méthode. En effet, chez Saussure, le mouvement de constitution de la langue comme *objet essentiellement double* ne s'inverse jamais en un mouvement d'analyse explicative de ce même objet. Au contraire, chez Hjelmslev, on voit que la fonction sémiologique, en tant que constitutive de la langue comme structure spécifique, est également le point de départ de l'analyse de cette structure. La spécificité hjelmslevienne réside ainsi dans cette notion de *fonction*, où se confondent ce qui fait l'objet et ce qui permet l'appréhension de celui-ci, point de jonction et de retournement tout à la fois, où s'origine le glissement de l'objet à la méthode, de l'objet à définir et à penser à l'objet à réduire et à expliquer, ce dernier se dédoublant dès lors en *objet à analyser* et *objet visé* (abstraction explicative), c'est-à-dire aussi bien en *structure* et *forme*.

Le dépassement de la notion de *forme* en celle de *structure* est totalement achevé dans *Prolegomènes à une théorie du langage*<sup>86</sup>, publié en 1943, où la perspective apparaît comme fermement analytique. Et l'on retrouve de manière significative dans cet ouvrage un commentaire de la fiction théorique du *Cours de linguistique générale* qu'on trouvait réécrite dans « Accent, intonation, quantité ». Hjelmslev s'attache en effet dans son treizième chapitre, intitulé « Expression et contenu », à *corriger* la fiction théorique saussurienne, en démontrant que celle-ci est dénuée de sens puisqu'il est impossible de prêter une existence indépendante à la substance :

[...] c'est en vertu de la forme du contenu et de la forme de l'expression, et seulement en vertu d'elles, qu'existent la substance du contenu et la substance de l'expression qui apparaissent quand on projette la forme sur le sens [la matière], comme un filet tendu projette son ombre sur une face ininterrompue<sup>87</sup>.

Hjelmslev propose quant à lui une autre expérience, « qui, par contre, semble justifiée<sup>88</sup> », et qui consiste en la comparaison de différentes langues afin d'en extraire ce qui leur est commun, et « qui reste commun à toutes les langues, quel que soit le nombre de langues que l'on considère<sup>89</sup> ». Hjelmslev dégage ainsi « une grandeur qui n'est définie que par la fonction qui la lie au principe de structure de la langue et à tous les facteurs qui font que les langues diffèrent les unes des autres<sup>90</sup> » : la *matière* (*sens*). Or, écrit Hjelmslev :

<sup>82</sup> Ce texte se trouve dans Hjelmslev, 1971 (148-160).

<sup>83</sup> Hjelmslev, 1971 : 150.

<sup>84</sup> Hjelmslev, 1971 : 125.

<sup>85</sup> Hjelmslev, 1971 : 130.

<sup>86</sup> Cet ouvrage fut rédigé par Hjelmslev en danois, sous le titre *Omkring sprogteoriens grundlæggelse*.

<sup>87</sup> Hjelmslev, 1996 : 75.

<sup>88</sup> Hjelmslev, 1996 : 68.

<sup>89</sup> *Ibid.*

<sup>90</sup> *Ibid.*

On s'aperçoit qu[e le sens] doit être analysé d'une manière particulière dans chacune de ces langues, ce que nous ne pouvons comprendre que de cette façon : le sens est ordonné, articulé, formé de manière différente selon les différentes langues [...] Nous voyons donc que le sens "non-formé" que l'on peut extraire de ces chaînes linguistiques prend forme de façon différente dans chaque langue. Chacune d'elles établit ses frontières dans la "masse amorphe de la pensée" en mettant en valeur des facteurs différents dans un ordre différent, place le centre de gravité différemment et donne aux centres de gravité un relief différent [...] c'est le même sens qui se forme ou se structure différemment dans différentes langues. Seules les fonctions de la langue, la fonction sémiotique<sup>91</sup> et celles qui en découlent, déterminent sa forme. Le sens devient chaque fois substance d'une forme nouvelle et n'a d'autre existence possible que d'être substance d'une forme quelconque<sup>92</sup>.

On retrouve ici, comme dans « Accent, intonation, quantité », la dimension de l'*information* venant en lieu et place de celle d'*articulation*. Or, à partir du moment où parallèlement, il est posé que la *matière* (ou *sens*) est inconnaissable, ou, ce qui revient au même, que la *substance* ne peut avoir d'existence en dehors de la *forme*, l'accent se déplace de la constitution de l'objet (perspective étiologique) à l'objet *déjà constitué* (perspective analytique). Hjelmslev se situe donc ici tout à fait clairement dans une perspective analytique, perspective dans laquelle la forme est à la base d'une chaîne déductive qui seule permet la connaissance. A la substance ontologique de la perspective étiologique saussurienne succède ici la substance-fonctif de la perspective analytique hjelmslevienne. Dans une telle perspective, si la *langue* est une forme, elle se constitue par là même en *objet visé*, l'*objet à analyser* se présentant quant à lui comme une totalité structurelle. Et dès lors, on est bien passé de l'*objet* à définir saussurien à la *méthode* hjelmslevienne, où la *langue* comme *forme* n'apparaît plus comme un *concept*, mais comme un *objet*, abstraction explicative des faits de parole, et dans cette mesure, *crystallisation d'une méthode*.

### Conclusion

Ainsi, avec la distinction hjelmslevienne entre *forme* et *substance* la spécificité de la perspective glossématique apparaît-elle clairement. En effet, tandis que la notion de *langue*, telle qu'elle apparaît dans le *Cours de linguistique générale*, se laisse appréhender comme un concept visant à rendre compte d'un objet à définir, et constitué entre autres par la distinction *signifiant/signifié* instituant la langue comme *domaine des articulations*, ce à quoi renvoie la notion saussurienne de *forme*, la langue hjelmslevienne se présente comme un *objet abstrait*, abstraction explicative des faits de parole, et fonctif d'une structure qui la dépasse et qu'elle institue en objet à analyser, c'est-à-dire avant tout en objet analysable et susceptible d'une connaissance scientifique.

Et si la langue hjelmslevienne est si différente de la langue saussurienne, fussent-elles toutes les deux *forme*, c'est précisément parce que, chez Hjelmslev, la *forme* émerge de la distinction *signifié/signifiant* pour ensuite trouver un support théorique dans la distinction *forme/substance*. On a vu en effet comment à partir de la réélaboration par Hjelmslev de la distinction saussurienne *signifiant/signifié* s'est constituée une notion proprement hjelmslevienne de *forme*, qui vient ensuite en quelque sorte *autonomiser* son homonyme saussurien, et ainsi donner à celui-ci un statut objectal qu'il n'a pas dans le *Cours de linguistique générale*. La *forme* n'apparaît en effet dans ce texte que comme un attribut descriptif de la *langue*, en relation avec les notions de *système* et de *valeur*.

La distinction saussurienne *forme/substance* a donc été matricielle pour Hjelmslev, mais en tant qu'elle a été trouvée comme après coup. Elle a dès lors été préconçue plutôt que réellement entendue, mais cependant tout de même reprise, et comme telle, réélaborée *a posteriori*. La lecture hjelmslevienne du *Cours de linguistique générale* est ainsi indissociablement une interprétation et une réélaboration. Un tel rapport au texte de Saussure ne témoigne-t-il pas d'un statut culturel de ce texte, inséparable de son statut scientifique<sup>93</sup> ? Si cette hypothèse est juste, et si également, ainsi que nous inclinons à le penser, le qualificatif si souvent attribué à la pensée hjelmslevienne de *radicalisation* des thèses saussuriennes témoigne lui aussi, à son tour, de l'emprise de ce statut culturel, il faudrait alors s'interroger sur ce qu'une telle vision des choses implique quant au statut scientifique du *Cours de linguistique générale*.

(Janvier 2007)

---

<sup>91</sup> La fonction sémiologique est en effet baptisée *fonction sémiotique* à partir des *Prolégomènes à une théorie du langage*.

<sup>92</sup> Hjelmslev, 1996 : 69-70.

<sup>93</sup> Voir Puech, 2000 : 83.

## Références

- Badir, Sémir (2001). *Saussure: la langue et sa représentation*, Paris, L'Harmattan.
- Ducrot, Oswald (1967). « La Commutation en glossématique et en phonologie », *Word* 23/1-2-3, 101-121.
- Hjelmslev, Louis (1928). *Principes de grammaire générale*, Copenhague, Bianco Lunos Bogtrykkeri.
- Hjelmslev, Louis (1966). *Le langage*, Paris, Editions de Minuit.
- Hjelmslev, Louis (1971). *Essais linguistiques*, Paris, Editions de Minuit.
- Hjelmslev, Louis (1972). *La catégorie des cas. Etude de grammaire générale I et II*, Munich, Wilhelm Fink Verlag.
- Hjelmslev, Louis (1973). *Essais linguistiques II*, Copenhague, Nordisk Sprog- og Kulturforlag.
- Hjelmslev, Louis (1975). *Résumé of a Theory of Language*, Madison, The University of Wisconsin Press.
- Hjelmslev, Louis (1985). *Nouveaux essais*, Paris, PUF.
- Hjelmslev, Louis (1996). *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Editions de Minuit.
- Manier, Alain (1995). *Le Jour où l'espace a coupé le temps*, Plancoët, La Tempérance.
- Normand, Claudine (1995). « Le Cours de linguistique générale. Métaphores et métalangage », *Langages* 120, 78-90.
- Puech, Christian (2000). « L'esprit de Saussure: réception et héritage (L'héritage linguistique saussurien: Paris contre Genève) », *Modèles linguistiques* 21/1, 79-93.
- Saussure, F. de (1916, 1972, 1995). *Cours de linguistique générale*, édition de T. De Mauro, Paris, Payot.
- Saussure, F. de (1967, 1968, 1974). *Cours de linguistique générale*, édition critique de Rudolf Engler, Wiessbaden, Harrassowitz.
- Saussure, F. de (2002). *Ecrits de linguistique générale*, Edition de Simon Bouquet et Rudolf Engler, Paris, Gallimard.
- Sechehaye, Albert (1908). *Programme et méthodes de la linguistique théorique*, Paris, Champion.
- Vendryes, Joseph (1968). *Le langage*, Paris, Albin Michel.